

LES NAUFRAGES

CRITIQUES DE PRESSE

« Ils sont cinq: trois femmes et deux messieurs, chacun chacune portant un parcmètre, allant cahin-caha dans un espace improbable, un pur néant caractérisé par l'absence de décor. Accrochés à leur slogan ("Ne jamais quitter les rails"), ils prennent bien soin de penser la même chose tous ensemble, s'appliquant à montrer une autosatisfaction artificielle collective. Mais les accidents de parcours se multiplient: le mari d'Isabelle Deburr la rend veuve inopinément, le chien de Raymond Sterck disparaît sans laisser de traces, Véronique Sali ne supporte plus d'être l'épouse bécébégère d'un affairiste qui a fait cyniquement fortune en exploitant les scandales écologiques, Charlie Dubeux qui dribblait le règlement du chômage est victime d'un délateur anonyme et Françoise Vinçotte qui se jouait une "succes story" à coups de liftings se fait rattraper par un sérieux coup de blues ("Ils ont raté ma fesse droite, elle pend"). Humour noir et rire jaune. Un jeu de massacre des illusions fin de siècle, du New Age à l'Internet.

Cette formidable bouffonnerie métaphysique se situe dans la lignée du théâtre de l'absurde en général (Beckett, Ionesco) et de celui d'Arthur Adamov en particulier: l'angoisse et la cruauté se mêlent à une drôlerie qui n'est que la face désabusée d'un drame où la solitude des individus le dispute au naufrage de la société.

Ce n'est pas non plus un hasard si le nom de la compagnie est aussi le titre du chef-d'œuvre de l'écrivain anglais George Orwell.

Daniel Fano, *Le Ligueur*, 15 septembre 1999

« Ils sont accrochés à leur parcomètre comme à une bouée. Normal, c'est lui qui régule leurs allées et venues. Allées et venues qui auraient plutôt tendance à aller dans un seul sens: celui de la voie toute tracée, la ligne droite qui impose à tout un chacun d'avancer sans trop réfléchir, sans avoir envie de s'arrêter, de quitter les rails ou de faire marche arrière. Dans l'équipage, on compte Madame Debuur, veuve au franc-parler; Françoise Vinçotte, un bel exemple de soumission; Madame Sali, qui ronge son frein; Charlie Dubeux, faussement solide, et Robert Sterck, accroché à son seul chien. Tous, ils vont craquer à un moment ou à un autre et se faire fouetter par les quatre autres qui n'ont pas nécessairement envie d'être bousculés dans leurs soi-disant certitudes. (...) Une fable pertinente sur notre société et les moyens de la pirater. »

Le Soir, 8 septembre 1999

Symbolisés par des parcmètres, ils rythment le quotidien par des onomatopées qui mettent tout de suite le public dans une ambiance d'absurdité de la vie. Chacun porte sa vie au sein du groupe où il refuse de se poser les questions essentielles. Une seule consigne: rester sur les rails. Ce conventionnalisme va les amener tous à "craquer psychologiquement" lors d'un événement personnel difficile à vivre. Mais le groupuscule, sans rémission, exige que l'individu poursuive la routine en reprenant encore et toujours son parcmètre.

Un dénouement surprenant. Passant de l'individualisme à la solidarité grégaire, nous les retrouvons sur un radeau volonté de rompre la monotonie du quotidien pour oser l'aventure.

Changement de cap, ils osent la vie solidaire. La très belle musique du groupe Banco de Gaia, en fin de spectacle, permet au public d'entendre l'espoir renaître dans la vie de ces "individualités" converties.

Le spectacle dénonce notre société de consommation G.S.M., Internet, Publicité, Mode. Il convient bien à partir de 13 ans et donne l'occasion d'une discussion riche en échanges après le spectacle. »

C. Perpète, *Les Parents et l'école* (journal de l'UFAPEC), décembre 1999

« Les acteurs du Collectif 1984 entrent en scène d'une manière tout à fait extraordinaire. Chaque acteur portant sa croix, son fardeau social, en l'occurrence un parcmètre! Il ne s'agit là que d'une légère contrainte de citoyen à laquelle (pour vingt balles) on n'a jamais accordé beaucoup d'attention jusqu'à ce que le Collectif 1984 ait décidé d'en faire le symbole de la soumission aux conventions sociales. Hier encore ça paraissait léger un parcmètre, mais depuis la présentation du spectacle "Les Naufragés", ça pèse lourd, très lourd !

Ce vigile automatique qui se repaît de monnaie et la digère en savourant notre soumission, planté -ou plutôt érigé- tous les dix mètres au long de nos rues, devient un monument à l'ordre établi, un rappel répétitif de nos devoirs de citoyen, un régiment de surveillants, un alignement de robots menaçants, un surmoi social, un ange-gardien qui veille à la bonne conduite de chacun de nous, une horloge qui décompte le temps qui nous reste à vivre en ce monde... »

Multon, le *SDF Journal*, mai 1998

« Trimbalant un parcomètre en guise d'appendice dont on ne questionne plus l'inhumaine nécessité, cinq personnages normaux et livides à faire vomir, en ont pardessus l'âme de suivre les rails et sombrent, un à un, dans des moments de dépression qui sont autant de sursauts de lucidité. C'est drôle, c'est à se tordre de rire et en plus ça fouette la réflexion. "Les Naufragés" ou le besoin pour le pirate qui sommeille en nous de nager à contre-courant. »

Nadine Thiry-Lebrun, *La Nouvelle Gazette*, octobre 1998

« "Les Naufragés" sont une création collective dans laquelle les femmes jouent un rôle évident. Il s'agit d'une interpellation dure de tous les problèmes d'aujourd'hui: le travail, le chômage, le village global, la délation, l'hypocrisie, la pensée unique, etc. Mais, les naufragés sont des suiveurs. Ils restent sur leurs rails pour conserver leur petit acquis, pour demeurer dans la ligne des conventions sociales. Jusqu'au jour où..... une femme craque, emportée par la douleur d'un être cher. Sa révolte est digne, justifiée. Elle devient exemplative, car, lorsque la société civile est injuste, y a-t-il une autre voie que la révolte?

Progressivement, elle sera suivie par d'autres révoltes.

N'y a-t-il pas à s'interroger sur ce qu'est la vraie vie?

Parmi les naufragés, les images de femmes sont fortes, convaincantes. Elles savent prendre des initiatives, ont l'ambition de changer leur destin. Sans doute un bel exemple pour les jeunes, même si le propos est sombre et appelle un débat. »

Pauline Hubert - Théâtre jeunes spectateurs: quelle image de la femme entretient-il? in *PLUME DE COQ*